

RAPPORT

sur le combat de Tacamburo (Mexique).

11 avril 1865.

L'Etat de Michoacan, d'une superficie de 3,495 lieues carrées, ne renferme que 495,000 habitants.

Cet Etat, situé à la descente de la Cordillère centrale vers l'océan Pacifique, comprend deux zones bien distinctes : les Terres-Chaudes, qui produisent le sucre, un peu de café, la banane; les terres tempérées, qui donnent le blé, le maïs, l'orge et les cultures de l'Europe.

La saison des pluies, qui commence en mai et ne finit qu'en septembre, rend les sentiers impraticables et développe, dans les Terres-Chaudes, toutes les maladies inhérentes à l'humidité, combinée avec une chaleur excessive. La population, dans cette région, qui occupe la plus grande superficie du Michoacan, est donc très clairsemée, travaille peu le sol et vit de bananes et de tortillas.

Les dissidents qui se sont réfugiés dans le Michoacan sont les débris de l'ancienne armée républicaine du Centre, qui a été chassée de Jalisco l'an dernier. Ces débris comprennent encore 3,000 à 3,500 hommes, commandés par Arteaga, Regules, Puehita, etc. A l'approche de la saison des pluies, leur état était nécessaire de sortir des Terres-Chaudes, où le climat avait empêché de les suivre, pour s'élever au Nord, et entrer dans les régions tempérées où se trouvent les villes populeuses, les cultures de blé, et d'en tirer des vivres.

A cet effet, Regules avait concentré ses forces, se porta sur Zamora et la Piedra, mais ne pouvant y entrer, il se rabattit vers l'Est, marchant entre les lacs de Patzcuaro et de Guizaco, au commencement d'avril.

La pacification du Michoacan a été confiée au colonel français de Potier, officier connu par son énergie et d'une activité extraordinaire, et qui venait récemment de faire prisonnier le chef des guérillas le plus connu du Mexique, le fameux Romero. Le colonel de Potier avait sous ses ordres : un bataillon du 81e de ligne français, les deux bataillons de volontaires belges, commandés, l'un par le lieutenant-colonel Vandermuisen, l'autre par le major Tydgadt; enfin, la brigade mexicaine du général impérialiste Tapia, forte de 15 à 16 cents hommes. La cavalerie se composait d'un escadron du régiment de l'Impératrice et de deux escadrons auxiliaires aux ordres du colonel Lamadrin.

Le plan qu'avait formé le colonel de Potier était le suivant, basé sur une connaissance exacte du climat et de la configuration du sol : Renforcer tous les dissidents dans la partie la plus malsaine et la plus dépeuplée des Terres-Chaudes, c'est-à-dire entre le rio de las Balsas au sud et les deux rivières qui s'y jettent perpendiculairement en descendant, l'une d'Uruapan, à l'ouest, l'autre de Tacamburo à l'est, entrer ensuite dans le rectangle avec cinq colonnes très mobiles, savoir : deux venant des rives du rio de Uruapan, deux autres venant des bords du rio de Tacamburo et une cinquième débouchant de Tarran. Uruapan et Ario étaient occupés déjà par deux garnisons impérialistes, fortes chacune de 150 hommes et deux obusiers.

L'ennemi avait démasqué son mouvement en marchant de Zamora sur Zacapu, le colonel de Potier sortit de Morlia, le 3 avril, sur trois colonnes. La première, placée sous ses ordres, comprenait le bataillon du 81e de ligne et une partie de la brigade Tapia; la deuxième colonne, aux ordres du lieutenant-colonel Vandermuisen, se composait du bataillon de grenadiers belges, d'un demi-escadron du régiment de l'Impératrice et d'un obusier.

Enfin, la troisième était commandée par le major Tydgadt et forte du bataillon de volontaires belges, comprenant seulement 204 hommes, divisés en quatre compagnies, un demi-escadron du régiment de l'Impératrice et d'un obusier de montagne.

Les deux premières colonnes se réunirent à Patzcuaro, la troisième reçut l'ordre de descendre à Acuitzo et ensuite à Tacamburo, pour y prendre position.

Les dernières nouvelles annonçant la présence de l'ennemi à Zacapu, le colonel de Potier résolut de faire le tour du lac de Patzcuaro pour refouler les dissidents sur Los Reyes, et de là dans les Terres-Chaudes en passant avec sa colonne sur le bord opposé, pour éviter que l'ennemi ne se rabat plus à l'ouest au nord, le colonel de Potier écrivit au lieutenant-colonel français d'Albici de rester deux ou trois jours avec son détachement entre Zamora et la Piedra, et au colonel Cluchant, commandant militaire de Jalisco, d'envoyer la colonne d'observation de Jiquipán à Tinguidin, et une autre de Colima sur Coacoman.

Regules déjoua toutes ces prévisions en se portant sur Tacamburo. Le lieutenant-colonel Vandermuisen, envoyé sur Chucandiro avec la consigne générale de s'interposer toujours entre l'ennemi et Morlia, ne put gagner assez de vitesse pour empêcher les dissidents, qui faisaient chaque jour des marches de quinze à dix-huit heures. Regules entra donc à Tacamburo, le soir du lac de son nom par Santa-Anna-Maya, entra à Zinapécuaro, traversa en courant Queréndaro et Indaparapeo, pour bivouaquer près et n'osant attaquer la garnison de Morlia, marcha sur Tacamburo. N'ayant emporté aucun bagage, commandant à des troupes infatigables à la marche, ce chef ennemi pouvait arriver à mettre une distance de vingt lieues entre nous et lui.

La ville de Tacamburo, située à l'entrée de la terre chaude de Michoacan, est entourée de toutes parts par des montagnes, une végétation touffue, de petits monticules de végétaux, de sorte que, pour l'apercevoir, il faut être à son entrée. Il est donc très facile de s'en approcher sans être vu. Le gîte est au centre et précédé d'une place fort spacieuse. Le major Tydgadt avait caserné ses troupes dans un cloître contigu à l'église et fait construire un fort également en avant du cloître, avec une embrasure pour son obusier.

Le 11 avril, vers cinq heures du matin, Regules parvint à instruire de la position par quelques-uns de ses partisans, entra au pas de charge par toutes les avenues de Tacamburo, et ses troupes, au nombre de 3,000 hommes environ, inondèrent comme un torrent toutes les rues de la ville.

La petite force du major Tydgadt ne s'était pas gardée à de grandes distances. Les quelques hommes dont se composait le grand garde d'un détachement de moins de 300 hommes ne permettaient pas un éloignement considérable.

L'ennemi débouchait donc au point du jour sur Tacamburo, en même temps que les postes avancés y entraient précipitamment, en annonçant sa présence imprévue. Quoique surpris le major Tydgadt conserva son sang-froid, il concentra son monde dans l'église, et ne consultant que l'honneur, se mit en devoir de résister à un ennemi plus que dix fois supérieur en nombre.

Les dissidents avaient envahi toutes les maisons, mis deux pièces en batterie sur la Grand-Place et placé une troisième sur un mamelon qui domine la ville, à une certaine distance. De toutes les terrasses, ils ouvrirent un feu nourri, et l'appuyèrent par des boulets et des obus.

Le major Tydgadt, bravement secondé par son adjudant-major, M. Chazal, et son corps d'officiers, donna à ses soldats l'exemple de l'intrépidité. Après avoir abrité ses hommes, autant que faire se pouvait, il dirigea leur feu avec précision.

Quand les compagnies sont trop pressées par les assaillants, elles font des sorties à la bayonnette. Les officiers sont en tête, l'épée à la main. Le capitaine Eugène Delannoy, le lieutenant Palmieri, les sous-lieutenants Petit et Vandembosch sont ainsi tués à la tête de leur compagnie. Mais ces sorties ne font que refouler un instant l'ennemi sans le rompre, parce que la masse d'hommes qui encombre la place et les rues adjacentes est tellement compacte que les premiers rangs culbutés par l'infanterie belge ne peuvent fuir à cause de la foule qui se presse derrière eux. Le major Tydgadt, quoique blessé d'un coup de feu à l'épaule, ne quitta pas son poste et continua à donner ses ordres.

Les dissidents ne pouvant vaincre cette résistance obstinée, mettent le feu aux cadets qui entourent l'église; bientôt celle-ci, dont le toit est en planches de sapin, se couvre de flammes, et le toit s'écroule; mais le major Tydgadt refuse de se rendre et se réfugie avec ses hommes dans une espèce de réduit à gauche de l'église.

La petite troupe est affaiblie et ses rangs s'éclaircissent à chaque instant; néanmoins, il reste une nouvelle charge à la bayonnette et reçoit un second coup de feu qui lui traverse le bras. Le capitaine adjudant-major Chazal défend héroïquement l'entrée du réduit avec une poignée d'hommes, lorsqu'il tombe atteint mortellement de trois coups de feu et d'un coup de mitraille.

L'incendie s'est communiqué au réduit, l'obusier a épuisé ses munitions, l'ennemi gagne de tous côtés; le major Tydgadt alla à la majeure partie de ses officiers très ou blessés à ses côtés, il veut encore se défendre, mais le combat dure depuis quatre heures; ses hommes n'ont presque plus de cartouches, et il est obligé de capituler.

Les pertes étaient cruelles. Les capitaines Chazal et Delannoy, le lieutenant Palmieri, les sous-lieutenants Petit et Vandembosch, le mé-

decin Lejeune et le lieutenant Nava du régiment de l'Impératrice étaient tués.

Le major Tydgadt, le capitaine De Schrymaekers, le lieutenant Carlot, le capitaine Guichiu étaient blessés. Dans la troupe on comptait 25 à 30 hommes tués, et il n'est pas encore possible de fixer exactement le nombre des blessés, car l'ennemi emporta avec lui tout ce qui pouvait être transporté.

Ce combat orageux assurément aux volontaires belges une réputation de bravoure et de dévouement que l'avenir ne fera qu'augmenter. Le colonel de Potier, poursuivant sans relâche son plan de campagne, entra, le 16, à Tacamburo, y recueillit le major Tydgadt, qui mourut le même jour, le capitaine De Schrymaekers, le lieutenant Carlot et 42 hommes blessés. L'ennemi avait emporté dans la cité-tière plus de cent de ses morts et abandonné 42 de ses propres blessés, dont 2 officiers.

Enfin l'heure de la vengeance allait sonner. Le 24 avril, à une heure de l'après-midi, le colonel de Potier atteignait les troupes de Regules à Yanjico, les faisait contenir par sa cavalerie pour donner à l'infanterie le temps d'arriver sur le champ de bataille, puis lança ses colonnes d'attaque sur le centre de la ligne des dissidents. Après une lutte vigoureuse, il parvint à enfoncer l'ennemi, à lui mettre 500 hommes hors de combat et à le jeter dans une déroute complète. Pendant cinq heures, il a poursuivi les bandes fugitives, les forçant à se retirer plus de 700 trainards ou déserteurs, et à entrer dans la portion la plus malsaine des Terres-Chaudes, où son plan était de les enfermer.

Dans ce magnifique combat du 24 avril, l'escadron des hussards français se couvrit de gloire, dans le moment difficile qui précéda l'arrivée de l'infanterie, la compagnie belge, qui voyait le feu pour la première fois, a rivalisé d'honneur et d'audace avec le bataillon du 81e et l'artillerie, dirigeant son feu avec une remarquable justesse, empêcha chaque fois les lignes ennemies de se reformer.

Mexico, le 29 avril 1865. Le capitaine du 2e régiment des zouaves, sous-chef du cabinet militaire de S. M. l'Empereur,

Signé : Ed. Pizaron.

San-Pedro, 24 avril 1865.

Monsieur le maréchal.

J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Excellence qu'à une heure de l'après-midi j'ai rencontré l'armée de Regules, forte de 3,500 hommes, à Yanjico, et qu'à la suite d'un très brillant et vigoureux combat, elle a été mise en déroute. J'ai poursuivi cette armée de deux à sept heures et demie, continuellement à coups de fusils et de canon, sans lui laisser un instant de repos, et cela malgré une pluie battante qui a commencé à trois heures. La nuit a seule pu sauver l'armée de Regules d'une destruction complète. Les pertes en tués et blessés s'élevèrent à 500 hommes et à au moins 700 déserteurs. Nous avons à déplorer la mort de 15 hommes; une vingtaine, dont le capitaine Weber de l'escadron de hussards ont été blessés.

Les hussards se sont héroïquement conduits sous l'habile direction du capitaine Foussard dans le moment difficile qui a précédé l'arrivée de l'infanterie.

La compagnie belge, qui voyait le feu pour la première fois, a montré beaucoup d'entrain.

Le 81e est resté, comme toujours, à la hauteur de sa réputation; l'artillerie a déployé le zèle qui lui est habituel et a eu un tir très heureux.

Demain, je continuerai à poursuivre Regules pour le faire rentrer dans le Sud. Daignez agréer, monsieur le maréchal, l'assurance de mon respectueux dévouement.

Le colonel commandant supérieur, Signé : P. Potier.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Bucharest, 28 mai. La nouvelle suivira laquelle le gouvernement roumain serait disposé à conclure

avec la Russie une convention d'extradition des réfugiés pontiques, est absolument dénuée de fondement. Aucune proposition de ce genre n'a d'ailleurs été faite.

Lashane, 28 mai. Le duc de Saldanha est arrivé. Il a été reçu avec un grand enthousiasme. On se prépare activement aux élections qui sont fixées au 28 juin.

Tarin, 29 mai. Les journaux affirment qu'il a été déposé dans un Conseil d'administration, tenu sous la présidence du Roi, que M. Vegezzi retournerait à Rome, au milieu de la semaine prochaine.

Southampton, 29 mai. La révolution du Pérou augmente. L'autorité de Pezet est bouscée à Lima et à Callao.

L'Espagne a adressé des réclamations au Chili, qui fait des préparatifs défensifs. L'Empereur Maximilien a visité Orizaba le 29 avril. Partout il a reçu un accueil enthousiaste.

BULLETIN INDUSTRIEL ET COMMERCIAL

Nous lisons dans l'Industriel alsacien : « Dimanche dernier, il a été fait dans une fabrique de notre ville, en présence de membres de la Société industrielle et d'officiers du corps des sapeurs pompiers de Mulhouse, des expériences très-concluantes avec l'appareil de sauvetage de M. Galibert, représenté par M. Millevoy.

Dans une chambre bien close où on avait enflammé de la paille mélangée de fleur de soufre, et qui s'était immédiatement remplie d'une fumée compacte et irrespirable, M. Millevoy s'est enfoncé et a séjourné près d'un quart d'heure, portant sur son dos une peau de bouc gonflée, lui fournissant par un tuyau tout l'air nécessaire à son régulier de ses poumons.

A peine sorti de cette atmosphère méphitique, sans avoir l'air fatigué le moins du monde d'y être resté plongé si longtemps, et comme les personnes présentes se félicitaient du résultat très-satisfaisant obtenu sous leurs yeux, un ouvrier de l'établissement a offert spontanément de s'enfermer également dans la même chambre, et dans les mêmes conditions. Cette proposition acceptée, le feu a été rallumé, pendant qu'une courte explication apprenait à l'ouvrier la manière bien simple de se servir de l'appareil.

Cela fait, l'intéprete volontaire est entré sans hésitation dans cet air qui lui eût été mortel, s'il avait dû le respirer, a fermé la porte sur lui; et, quand il en est sorti au bout d'un temps assez long, il a déclaré n'avoir éprouvé aucune gêne, ni aucune souffrance.

On comprend dès lors les services considérables que peut rendre en toute circonstance un appareil simple, léger, d'un transport facile, laissant à l'homme l'usage complet de ses deux mains et la liberté entière de tous ses mouvements, au milieu d'une atmosphère même mortelle, qu'il peut braver impunément pendant un quart d'heure. En cas d'incendie, celui qui sera muni de l'appareil Galibert ira chercher sans danger des livres, des papiers, des objets précieux, dans une pièce où on ne peut plus pénétrer sous peine d'y périr; de même que, dans d'autres occasions, il pourra sauver la vie à des personnes déjà en partie asphyxiées soit par la fumée, soit dans des mines, au fond d'un puits, dans des fosses d'aï-sance dans des caves où du vin est en fermentation, etc., etc.

Un rapport complet doit être présenté prochainement à la Société industrielle sur ces expériences, qui ont frappé tous ceux qui en ont été témoins; il nous a semblé utile, en attendant d'en faire connaître à nos lecteurs les résultats et la portée.

« On rapport complet doit être présenté prochainement à la Société industrielle sur ces expériences, qui ont frappé tous ceux qui en ont été témoins; il nous a semblé utile, en attendant d'en faire connaître à nos lecteurs les résultats et la portée. »

« On rapport complet doit être présenté prochainement à la Société industrielle sur ces expériences, qui ont frappé tous ceux qui en ont été témoins; il nous a semblé utile, en attendant d'en faire connaître à nos lecteurs les résultats et la portée. »

« On rapport complet doit être présenté prochainement à la Société industrielle sur ces expériences, qui ont frappé tous ceux qui en ont été témoins; il nous a semblé utile, en attendant d'en faire connaître à nos lecteurs les résultats et la portée. »

« On rapport complet doit être présenté prochainement à la Société industrielle sur ces expériences, qui ont frappé tous ceux qui en ont été témoins; il nous a semblé utile, en attendant d'en faire connaître à nos lecteurs les résultats et la portée. »

« On rapport complet doit être présenté prochainement à la Société industrielle sur ces expériences, qui ont frappé tous ceux qui en ont été témoins; il nous a semblé utile, en attendant d'en faire connaître à nos lecteurs les résultats et la portée. »

« On rapport complet doit être présenté prochainement à la Société industrielle sur ces expériences, qui ont frappé tous ceux qui en ont été témoins; il nous a semblé utile, en attendant d'en faire connaître à nos lecteurs les résultats et la portée. »

« On rapport complet doit être présenté prochainement à la Société industrielle sur ces expériences, qui ont frappé tous ceux qui en ont été témoins; il nous a semblé utile, en attendant d'en faire connaître à nos lecteurs les résultats et la portée. »

« On rapport complet doit être présenté prochainement à la Société industrielle sur ces expériences, qui ont frappé tous ceux qui en ont été témoins; il nous a semblé utile, en attendant d'en faire connaître à nos lecteurs les résultats et la portée. »

« On rapport complet doit être présenté prochainement à la Société industrielle sur ces expériences, qui ont frappé tous ceux qui en ont été témoins; il nous a semblé utile, en attendant d'en faire connaître à nos lecteurs les résultats et la portée. »

Havre, lundi. — Nous ouvrons la semaine avec une bonne demande régulière pour la filature, et des prix très fermes et même parfois en faveur. On a payé 117 fr. 50 pour 100 fr. pour des Cocanash, de part nature.

Les ventes, à quatre heures et demie, vont à 1,437 balles. Liverpool, lundi. Ventes, 10,000 b., prix très fermes.

CHRONIQUE LOCALE & DÉPARTEMENTALE

Monsieur l'archevêque de Cambrai est arrivé à Roubaix aujourd'hui. Sa Grandeur, qui est descendue chez M. l'abbé Maes, doyen de St Martin, donnera, demain mercredi, le sermon en cette église, pour la clôture du mois de Marie.

Les deux lettres qui suivent nous sont parvenues trop tard pour être insérées dans notre dernier numéro :

Monsieur le Rédacteur,

Dans la lettre que vous avez publiée le 24 mai, un de vos abonnés regrette que la Chambre Consultative ait formulé la proposition de demander à M. le Ministre du Commerce l'autorisation d'expédier en Angleterre, pour y être chinés, les fils de coton écri et de couleur avec exemption de tous droits sauf ceux de balance.

Evidemment, cette proposition n'a pas été faite dans le but de favoriser les chineurs anglais, mais elle est formulée à cause du manque d'outillage dans cette partie.

Dans l'espoir d'arriver à ne pas laisser tomber l'industrie des chineurs, la Chambre Consultative ne pourrait-elle pas prendre l'initiative d'une mesure qui produirait d'excellents résultats; je veux parler des primes d'encouragement qu'il faudrait offrir à nos chineurs pour les aider à perfectionner leur travail, tout en l'exécutant plus promptement.

Quelques mille francs dépensés en primes et en médailles d'honneur seraient féconds en résultats; nos chineurs feraient des sacrifices pour s'outiller convenablement car ils doivent savoir que le chine bon teint sera encore plusieurs années dans la consommation. Je suis certain que les industriels et commerçants de notre cité se montreraient disposés à coopérer aux frais; nécessaires par cette mesure.

Outre la partie du chinage, il y a encore d'autres petites industries à encourager dans le progrès.

Certains esprits, assez peu sérieux, pourront dire que c'est en attendant de faire la proposition d'aider et d'encourager nos fabricateurs de navettes, de fuseaux, de bobines, de broches, de tous ces riens qui sont cependant indispensables dans la filature et le tissage.

Si l'on voulait bien se rappeler les encouragements féconds donnés par la Chambre Syndicale de Mulhouse, on serait convaincu qu'elle ne néglige aucune occasion d'être utile à l'industrie. C'est là un exemple que devraient s'efforcer de suivre tous ceux qui ont l'amour de leur pays.

« Votre correspondant parlant des orléans noirs, affirme que les teinturiers anglais sont de beaucoup supérieurs aux nôtres. C'est là une très grande erreur et pour dire toute la vérité nos teinturiers font aussi bien que qui que ce soit... quand ils consentent à ne pas exagérer leur gain. »

« L'orléans noir anglais, lorsqu'il a été exposé à l'air pendant quelque temps, devient toujours verdâtre, l'ancien le sait. »

« Nos teinturiers peuvent et doivent se tenir à la hauteur de tous les progrès, et leur position leur commande même de faire des sacrifices comme souvent en faire certains fabricants qui n'ont jamais abandonné une saine mesure, satisfaisant à la fois sa conscience et son orgueil. Son orgueil surtout, peut-être; car Artemon lui semblait assez dédaignable depuis que son esprit, sorti de ses longues d'ignorance, avait appris à juger Or, rien n'est pénible à la nature féminine comme d'être humiliée par l'infériorité de celui qui a pu l'émouvoir, ne fût-ce qu'un instant. Rose avait subi le charme grossier des beaux yeux et de la jeunesse d'Artemon pendant quelques heures et un regard de dignité l'avait poussée vivement à confondre ce Céladon brutal qui la forçait, elle si pure, à rongir devant un de ses souvenirs. »

Du reste, Artemon, exécuté et congédié, fut bientôt hors de sa pensée; elle revint vite à sa préoccupation grave, à ce Georges étrange, mystérieux, impénétrable, à ce Georges dont elle portait le nom, dont elle devait partager la vie, et qui lui était resté si étranger. Le pourquoi de ce grand œuvre de dissimulation continuait à lui échapper, et elle tournait son espoir vers Paris et vers Etienne d'Alais comme vers le seul côté d'où put lui arriver la lumière.

Elle se résolut à attendre des explications avant de communiquer à personne son importante découverte; elle vivait dans une fièvre d'impatience et eut le courage de la dissimuler; elle devenait tout à fait femme. Sa mère vint la voir et la trouva calme et satisfaite; elle alla passer une journée à La Pinède, et sut se maintenir en présence des lamentations de Mme de Vedelle sur la santé de Georges, et des sarcasmes déguisés de Jacques sur son esprit. Le vieux comte n'exprima qu'une chose : son mécontentement absolu de cette absence faite sans autorisation.

« Comment ne m'avez-vous pas pré-

« Comment ne m'avez-vous pas pré-

« Comment ne m'avez-vous pas pré-

que vous faites cette vie-là, et j'ai envie d'en prévenir Mme Lescaie, car vraiment il n'y a pas de bon sens.

« Je te défends de rien dire à ma mère, dit Rose sèchement; je lui parlerai moi-même de bien des choses dans quelques jours. Quant à présent, tu as peut-être raison, ajouta-t-elle après un moment de réflexion; et dès demain tu annonceras que je suis de retour, et tu laisseras entrer tout le monde. Tiens, prends cette lettre, et ne manque pas de la faire partir demain par le premier courrier. Maintenant, laisse-moi; j'ai besoin d'être seule. »

Rose mit dans ses mains un tel accent d'autorité que Thérèze, interdite, prit silencieusement la lettre et se retira. Rose passa encore cette nuit-là sans dormir; elle lut et relut les manuscrits de Georges.

CHAPITRE XVIII.

TRANSFORMATION.

Le lendemain, Artemon Richer fut très-agréablement surpris quand Thérèze lui apprit le retour de Mme de Vedelle. Le découragement commençait à la gagner; il ne savait comment valait cette prudence qui, une fois éveillée, acceptait la réclusion pour fuir le danger. De plus, il forme de l'absence réelle de Georges, Artemon tremblait de voir la jeune femme persévérer dans sa détermination héroïque jusqu'au retour de ce fâcheux, qu'elle appelait son mari.

La bonne nouvelle donnée par Zon rouvrait le champ à toutes ses espérances; aussi l'accueillit-il avec un sourire radieux et une pièce de vingt francs qui donnèrent à réfléchir à l'iris sexagénaire. En empo-

chant le napoléon, elle se sentit effleurée par un remords; elle soupçonna que peut-être elle avait donné un mauvais conseil à sa jeune maîtresse en lui indiquant les voisins comme une distraction salutaire, et, pour mettre d'accord sa conscience et ses intérêts, elle se promit de prendre les pièces d'or de M. Richer, mais de surveiller ses allures auprès de Rose.

Artemon entra dans ce petit salon resté fermé pour lui pendant quinze jours, sous l'impression d'une joie difficilement contenue. Ses souvenirs, encore ranimés par l'aspect des lieux, par l'odeur des jardins pleines de fleurs et d'herbes, les fleurs préférées de Rose, ses souvenirs surexcitèrent ses espérances et lui permirent d'échapper dans sa tête les projets les plus séduisants. Il ne fut pas fâché que Rose, en le faisant un peu attendre, lui permit de savourer son bonheur et de préparer le thème de tout ce qui devait l'aider à le compléter.

Rose, de son côté, s'était préparée à recevoir M. Richer. Elle apporta un soin extrême à régler à l'avance ce qu'elle comptait lui dire; elle choisit sa toilette avec réflexion, et ce ne fut que bien préparée, bien résolue, sûre d'elle-même, cachant bien son émotion sous une figure étudiée dans la glace, qu'elle entra enfin dans le salon.

Elle était richement et sévèrement vêtue d'une robe de damas violet, très-montante, ornée aux manches et au cou par des dentelles noires; un bonnet de Malines à touffes de rubans violets cachait presque entièrement ses cheveux, modestement lissés en bandeaux. Ce bonnet révélait toute une préméditation; les jeunes femmes croient à la gravité du bonnet; le bonnet à la maison indique la femme ma-

riée, comme le cachemire la désigne au dehors. Si Rose eût osé, elle se fût enveloppée d'un de ses cachemires pour se donner une apparence plus respectable. Telle qu'elle était, avec sa physiognomie grave et l'air de tristesse assombriant son charmant visage, elle parut sans doute assez imposante à M. Richer, car il la salua avec un embarras visible.

Rose ne lui laissa pas le temps de se remettre, et lui dit d'une voix calme : « Je suis bien touchée, monsieur, de l'empressement que vous avez mis à venir prendre de mes nouvelles; j'ai tenu à vous en remercier moi-même et aussi à vous dire que M. de Vedelle est encore à Malaiselle, je dois m'abstenir du plaisir de recevoir vos visites jusqu'à son retour. »

Artemon écoutait sans comprendre; ce langage glacial, tombant sur l'effervescence de ses illusions, le déconcerta entièrement. « Madame, balbutia-t-il, mes visites cependant... »

« N'ont pas leur raison d'être, monsieur, en l'absence de M. de Vedelle. » Artemon commençait à tomber des nues très-rudement. « Madame, dit-il, c'est un congé, si je ne me trompe. »

« Un congé, non, reprit Rose doucement; c'est seulement de ma part un retour à des convenances dont mon inexpérience m'avait fait éloigner. »

« Et dont mon oncle de l'autre jour vous a trop fait souvenir. » Le sentiment dangereux, Rose était résolue à éviter le terrain des explications. Cette évasion la fit rougir; mais, reprenant tout son courage, et levant sur M. Richer son regard sincère : « Monsieur, répondit-elle, vous m'obligez à vous dire qu'en effet votre conduite a motivé ma détermination; vous devez comprendre que, dès lors, elle est irrévocable. »

« En achevant ces mots d'un ton ferme, Rose fit à M. Richer un salut très-froid et sortit du salon. Dans le vestibule, elle éleva la voix, et s'adressant à Thérèze, occupée dans la salle à manger : « Zon, dit-elle, M. Richer demande son cheval; » et sans se retourner, elle se dirigea vers l'écurie. Artemon, interdit, furieux et humilié, resta debout sur le seuil de la porte, cherchant une réplique qui ne venait pas, regardant Rose s'éloigner, et comparant des airs de princesse offensée avec l'abandon séduisant de leur première entrevue. « Qui diable la conseille ? » murmura-t-il.

Il eût longtemps cherché avant de découvrir la vérité, et, la lui eût-on dite, il ne l'eût pas comprise.

Cependant Rose disparut au coude du palier; il entendit le bruissement de sa robe de soie sur les nattes du corridor; une porte s'ouvrit, et se referma; tout était dit. Artemon se retourna vers le jardin; vit son cheval piaffant devant la porte et Thérèze lui adressant un sourire d'adieu. La partie semblait bien positivement perdue; c'est sans doute parce qu'il le jugea ainsi, qu'assitôt en selle, il enfonça durement les éperons dans le ventre de son cheval, le fit cabrer sous la double impulsion du grand galop, au risque de se rompre le cou. La côte raide et pierreuse de la colline de Belbousquet. Rentrée chez elle, Rose éprouva un grand soulagement; pour la première fois elle venait de faire acte de sa volonté; sa vie de femme commençait, inaugurée par